

Alain CHAUVÉ, Inspecteur Pédagogique Régional de Philosophie
Cours de philosophie donné dans le cadre du Programme *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 04 février 2016, de 10h10 à 12h00
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.projet-eee.eu> - <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme 2015-2016 : <http://www.coin-philo.net/eee.15-16.prog.php>
Contact : c.michalewski@ac-versailles.fr

LA BEAUTÉ DE LA NATURE

Nous sommes sensibles à la beauté alors même qu'il est difficile, voire impossible, de dire exactement ce qu'est la beauté. Il faut pourtant bien admettre que nous avons en nous une faculté qui nous donne la possibilité d'apercevoir et de reconnaître la beauté. Mais peut-on expliquer ce que nous cherchons à dire quand nous parlons d'une belle chose ? Est-ce dans le même sens que nous parlons de la beauté d'une fleur et de la beauté d'une statue ? Certes, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit bien d'exprimer une émotion esthétique, mais ce n'est pas pour les mêmes raisons que nous éprouvons une telle émotion.

PREMIÈRE PARTIE

COURS ET ILLUSTRATION

Introduction

Quand on parle de la beauté de la nature, on veut exprimer deux choses. Dire que la nature est belle c'est d'abord exprimer une émotion esthétique dans la contemplation de la nature, celle d'un paysage ou d'une fleur, par exemple. Mais on veut aussi exprimer le sentiment que la nature a quelque chose de pur et d'authentique, quelque chose à quoi il serait sacrilège de porter atteinte ou qu'il serait vain, trompeur et dérisoire d'essayer de contrefaire. On veut donc dire à la fois : « on voit de belles choses dans la nature » et « les choses sont belles quand elles sont naturelles ».

Réflexion

Qu'y a-t-il de beau dans la nature ? Évidemment des choses qui sont belles et que l'on admire : Des paysages, des fleurs chatoyantes, des animaux magnifiques d'élégance. Surtout des animaux sauvages, le félin au pelage tacheté qui se glisse silencieusement dans les herbes, des gazelles bondissantes, l'envol d'oiseaux exotiques avec leur beau plumage, des poissons multicolores dans les eaux claires d'un lagon. Il est significatif qu'il s'agisse d'animaux sauvages ou qui donnent le sentiment d'être en liberté, comme le cheval blanc de Camargue qui galope sur les rives d'un étang.

Toutefois on trouve aussi dans la nature des choses laides, hideuses, repoussantes et répugnantes : Une tarentule, des cloportes, des scorpions, des cafards ; et aussi des paysages dévastés dont on hésite à dire qu'ils sont beaux. Par exemple, des terres inondées ou une forêt qui a été ravagée par un incendie et dont il ne reste que des troncs calcinés. Il ne suffit donc pas qu'une chose se trouve dans la nature pour dire qu'elle est une chose belle. Alors qu'est-ce qui fait dire qu'il y a dans la nature des choses qui sont belles ? Tout simplement leurs qualités esthétiques, bien sûr. Par exemple les couleurs et la forme d'une fleur, les teintes flamboyantes et fugitives du ciel dans un coucher de soleil, la mélodie du chant des oiseaux, d'un rossignol, par exemple, dans une paisible nuit d'été. Pour trouver ainsi des choses belles dans la

nature, il faut pouvoir s'abandonner à une contemplation esthétique des choses dont la nature nous offre le spectacle.

Remarquons alors que cela suppose que la nature n'est belle que pour celui qui peut éprouver une émotion esthétique devant le spectacle qu'elle offre. Il faut donc que nous ayons en nous le pouvoir de contempler esthétiquement la nature, d'apercevoir les qualités esthétiques que présentent les choses dans la nature, le pouvoir de les regarder esthétiquement. La contemplation de la beauté d'une chose naturelle présuppose que la nature n'est belle qu'aux yeux de celui qui a la possibilité de regarder les choses d'une façon esthétique et d'éprouver une émotion esthétique. La nature n'est belle que parce que nous avons en nous la faculté de porter sur les choses le regard d'un esthète à qui elles s'offrent comme un spectacle.

Dans ce cas, il faut admettre que ce n'est pas au premier regard que la nature est belle. Sa beauté n'apparaît que lorsque nous sommes disposés à la regarder esthétiquement et non pas comme nous la voyons spontanément et immédiatement. En effet la nature nous apparaît d'abord telle que nous la percevons par nos sens. Il s'agit d'abord de sensations, d'impressions sensorielles. Ce sont des bruissements, des frottements, des cris, des lueurs, des parfums, des odeurs. C'est à travers ces impressions que nous repérons et percevons le vent dans des arbres et des buissons, le clapotis d'une rivière, le bourdonnement de mouches et de moustiques. Toutes ces impressions auxquelles nous devons la perception immédiate de la nature, peuvent être agréables ou désagréables selon la façon dont elles nous affectent, selon que les choses auxquelles nous avons affaire nous paraissent importunes, comme, par exemple, le bourdonnement d'une guêpe, ou, au contraire nous semblent agréables et nous procurent un plaisir, comme la fraîcheur d'une brise légère ou le chant d'un oiseau. Mais ces impressions telles quelles ne font pas encore la beauté d'une chose de la nature. Sa beauté n'apparaît que lorsqu'elle fait l'objet d'une contemplation et pas seulement d'une impression. Et pour que nous soyons capables de contempler cette beauté, il faut une sensibilité qui ne s'arrête pas aux seules impressions des sens. Pour que cette beauté apparaisse, il faut faire abstraction des sensations, des impressions des sens et de la façon dont elles nous affectent. Lorsque nous sommes sensibles à la beauté de la nature, nous ressentons une émotion qui dépasse le plaisir et les désirs ou le dégoût et les aversions que nous éprouvons avec les seules impressions de nos sens.

C'est ce que veut dire KANT lorsqu'il déclare que « le jugement de goût est purement contemplatif ». Par « jugement de goût » entendons le jugement esthétique par lequel nous discernons et apprécions la beauté. (« Le goût est la faculté de juger du beau. ») Dire qu'il est « purement contemplatif » signifie qu'il est fondé sur un plaisir désintéressé (« Est beau ce qui fait l'objet d'un plaisir désintéressé ».) Il veut dire que ce plaisir fait abstraction de « l'intérêt » que nous portons à l'objet, la chose dont nous considérons la beauté, c'est-à-dire qu'il fait abstraction de ce que cette chose a d'agréable ou de désagréable, de bon et d'utile ou de nuisible et de mauvais. Quand nous parlons de la beauté d'une chose, ce n'est pas parce qu'elle répond à un besoin ou à une inclination. Lorsque nous jugeons qu'une chose est belle, nous la jugeons sur le plaisir que nous donne sa simple contemplation, un plaisir qui fait abstraction de nos besoins, de nos envies, de nos craintes ou de nos répulsions ; bref, qui fait abstraction de ce qui nous plaît ou nous déplaît dans cette chose et de ce qu'elle a d'agréable ou de désagréable. Le plaisir que nous éprouvons alors est le plaisir que nous avons à contempler cette chose.

Dans ces conditions, dire que la nature est belle, ce n'est pas seulement dire qu'on y trouve des choses belles qui nous plaisent par leurs formes et leurs couleurs, leurs aspects, leurs apparences à côté de choses qui nous déplaisent parce qu'elles sont repoussantes ou nuisibles. C'est dire que toute la nature est belle, y compris les

choses qui nous déplaisent. C'est ce qu'ARISTOTE avait déclaré : « Dans toutes les œuvres de la nature réside quelque merveille [...] Car même quand il s'agit d'êtres qui n'offrent pas un aspect agréable, la nature, qui en est l'architecte, réserve à qui les étudie de merveilleuses jouissances [...] On doit aborder sans dégoût l'examen de chaque animal avec la conviction que chacun réalise sa part de nature et de beauté. » (*De Partibus Animalium*, 645a.) Autrement dit, la tarentule et le scorpion font partie des beautés de la nature malgré leur aspect repoussant. Mais leur beauté n'apparaît qu'à celui qui les « étudie ». Cela signifie que la beauté de la nature est en quelque sorte cachée et qu'elle ne nous apparaît que si on sait l'y trouver. La beauté de la nature ne nous apparaît que si nous sommes capables d'y voir autre chose que « l'univers visible » – le mot est de Baudelaire – des perceptions et des sensations qui n'est, disait-il, « qu'un magasin d'images », disons : un monde d'apparences où les choses présentent des aspects qui nous plaisent ou nous déplaisent. Pour contempler la beauté de la nature, il faut aller au-delà de ces « apparences » qu'elle nous offre et qui nous laissent des impressions agréables ou désagréables.

Pour admirer la beauté de la nature, il faut s'élever à la contemplation de la nature tout entière ; il faut se détacher de ce que nous voyons et ressentons immédiatement. On pourra alors admirer la beauté partout dans la nature, y compris dans les choses qu'on trouvait laides et déplaisantes. On la trouvera dans les paysages les plus ingrats comme dans les plus riants, dans les déserts comme dans les forêts, dans le moindre brin d'herbe, sur lequel on ne jetait pas même un coup d'œil, comme dans le plus magnifique bouquet.

Comment cela est-il possible ? Comment une pure contemplation peut-elle susciter une admiration pour des choses dont on n'attend ni agrément ni utilité et qui peuvent n'avoir rien d'agréable ou d'attrayant ? Parce qu'elle s'accompagne d'une réflexion sur la nature. En effet, l'objet de cette contemplation est la nature tout entière non pas quand elle fait simplement l'objet de perceptions mais quand elle fait l'objet d'une réflexion, c'est-à-dire que nous trouvons la beauté de la nature par la pensée et non pas par nos sens. Nous la trouvons dans le spectacle de l'ensemble des choses de la nature, et seules la pensée et la réflexion peuvent s'élever à ce spectacle, à la considération de cette totalité qui, évidemment, échappe à la vue et ne peut pas être une chose qui fait l'objet de sensations ou d'une représentation empirique. Comme objet de réflexion, cette contemplation de la nature est celle d'une idée : L'Idée de la nature.

En quoi consiste cette vue universelle du tout que forme la nature ? Que contemplons-nous lorsque nous admirons la totalité de la nature ? La réponse est évidente : Nous admirons l'ordre et l'harmonie qui règnent dans la nature, c'est-à-dire sa perfection qui consiste « à accorder toutes choses ensemble le mieux qu'il se peut », comme disait LEIBNIZ, un philosophe du XVII^{ème} siècle. Cette perfection consiste dans la finalité qui règne dans la nature où toute chose a une fin. C'est cela qui est admirable, y compris chez les choses les plus déplaisantes à regarder. Un entomologiste qui examine la structure de l'immonde tarentule, la façon dont elle est organisée pour se déplacer, se défendre, se nourrir et saisir ses proies, n'est pas moins émerveillé que s'il s'agissait d'une belle fleur (qui, d'ailleurs, pourrait être celle d'une plante carnivore.) Et l'on admirerait tout autant la façon dont se forment des cristaux ou de fines concrétions dans l'obscurité d'une grotte. Étudier la nature sous tous ses aspects, comprendre quel est le rôle, la fonction et la place des choses dans la nature, expliquer et concevoir l'ordre des choses, c'est ce qui nous dévoile et nous fait admirer la beauté de la nature.

C'est aussi ce qui soulève une question. La contemplation de la beauté de la nature peut-elle être vraiment fondée sur l'Idée de l'ordre et de l'harmonie qui règnent dans la nature ? On peut en douter, car avec cette idée on fait de la nature l'œuvre d'une intelligence qui préside à l'ordre des choses. C'est ce que faisait LEIBNIZ qui soutient

que notre monde, œuvre de Dieu, est le meilleur des mondes possibles, comme en témoignent quelques « échantillons », une plante, un animal, un homme : « Nous ne saurions assez admirer la beauté et l'artifice de sa structure » (*Théodicée*, § 134.) Et, ajoute-t-il : « Tous ceux qui voient l'admirable structure des animaux se trouvent portés à reconnaître la sagesse de l'auteur des choses. » (*Discours de Métaphysique*, art. 19.) C'est un philosophe anglais, David HUME, qui, au siècle suivant, entreprend de ruiner ce genre d'argumentation. Dans les *Dialogues sur la religion naturelle* (1776), il fait dire à un théologien : « L'ordre et l'arrangement de la nature, le minutieux ajustement des causes finales, l'usage et la destination manifeste de chaque partie ; tout cela annonce dans le langage le plus clair une cause ou un auteur intelligent. Le ciel et la terre se joignent dans le même témoignage ; tout le chœur de la nature chante le même hymne à la gloire de son Créateur » (*Dialogues*, 4^{ème} partie.) HUME fait alors observer que cet argument ne tient que par une analogie hasardeuse que l'on fait entre les œuvres de la nature et celles de l'art des hommes : L'ordre, l'adaptation des moyens aux fins « à travers toute la nature » ressemble « aux productions de l'artifice humain, des desseins, de la pensée, de la sagesse et de l'intelligence humaine. » (*Dialogues*, 2^{ème} partie.) Mais en faisant une telle analogie, il ne s'agit plus de contempler la beauté de la nature mais « d'admirer l'artifice du grand ouvrier », pour reprendre une expression LEIBNIZ. (*Discours de Métaphysique*, art. 22.) Or s'il y a un sens à parler de la beauté de la nature, c'est parce que cette beauté vient de la nature elle-même ; c'est parce que l'ordre et l'harmonie de la nature ne résultent pas d'une intention, d'un dessein et ne sont pas prémédités et réfléchis comme se serait le cas s'il s'agissait de l'œuvre d'un artiste. Devant la beauté de la nature nous sommes devant une beauté qui a surgi sans nous, sans être faite par nous ni pour nous. Nous admirons la beauté de la nature parce qu'elle est naturelle.

Nous en venons ainsi à une idée qui peut paraître déconcertante. La beauté de la nature ne signifie pas qu'il s'agit d'une nature artistement faite et agencée. Mieux, la beauté de la nature s'impose contre tout « esthétisme » : Ce n'est pas par ses effets décoratifs et ornementaux que la nature est belle, comme si pour la trouver belle il fallait la regarder avec l'œil d'un artiste, comme si elle devait évoquer une œuvre d'art et se laisser regarder comme un tableau ou une statue. Si c'était le cas, seuls les esprits cultivés pourraient éprouver une émotion esthétique devant le spectacle d'une nature qui fait songer à un Corot à un Monet ou à un Poussin. Mais, les beautés de la nature, comme l'avait dit ROUSSEAU, ne sont pas « des beautés savantes qui ne transportent que les gens versés dans l'art, au lieu que les véritables beautés étant de la nature, sont et doivent être également sensibles à tous les hommes, savants et ignorants ». Un beau paysage n'est pas un beau tableau ni un beau décor. Et, pour parler comme KANT : « La beauté naturelle est une belle chose ; une beauté artistique est une belle représentation d'une chose. » (*Critique du Jugement*, § 48.) Certes, la beauté de la nature est incontestablement fondée sur son caractère esthétique, mais, pour autant, ce n'est pas une beauté artistique, ce n'est pas non plus une beauté métaphysique qui relèverait d'une réflexion sur l'idée de l'auteur de la nature. Et enfin rappelons que c'est une beauté qui échappe à la perception immédiate des choses et qui écarte les impressions et les émotions que suscite cette perception.

La question est alors de savoir quel est ce pouvoir que nous avons d'admirer la beauté de la nature si ce pouvoir n'est ni celui de la réflexion métaphysique ni celui d'avoir des impressions et des émotions que les sens nous font éprouver. Il faut que nous ayons en nous une aptitude à éprouver un sentiment esthétique devant la nature, mais un sentiment qui ne tient ni à la réflexion ni aux impressions ni même à nos goûts artistiques.

Se poser cette question c'est reconnaître que l'admiration devant la beauté de la nature, c'est-à-dire devant une beauté qui est sans nous, répond à un pouvoir

d'émotion, à une sensibilité qui est inscrite dans notre âme. Je dis notre « âme » parce que l'âme est le mot qui convient pour ce qu'il y a de plus profond, de plus intérieur dans les facultés de l'esprit. L'âme est ce qui est avant et au fond des facultés d'observation – recevoir des impressions, sentir, percevoir – avant et au fond des facultés de réflexion – raisonner, concevoir, connaître. L'admiration devant la beauté de la nature fait appel à un pouvoir originaire d'émotion et d'évidence devant la beauté de la nature.

Ce pouvoir est originaire parce que c'est le pouvoir d'admirer une beauté qui semble avoir toujours existé, qui nous précède et qui s'impose à nous. C'est la beauté d'une nature qui est nécessairement belle parce qu'elle est belle quoi qu'il en soit des choses qui paraissent laides et déplaisantes ; c'est une beauté qui est inimitable et qu'on ne peut que contrefaire quand on tente de l'imiter ; c'est une beauté qui s'impose comme le modèle et comme la norme même de toute beauté parce qu'elle n'est pas perfectible et qu'on ne ferait que l'altérer et la dégrader si l'on voulait la retoucher par des artifices en lui apportant des ornements. Et enfin c'est une beauté qui semble gratuite, sans utilité par elle-même, sans un rôle, sans répondre à une quelconque nécessité et sans avoir de raison d'être.

Ce n'est évidemment pas en accumulant des arguments, en donnant des raisons ou des motifs pour l'admirer qu'on me convaincra que la nature est belle ! La beauté de la nature n'a pas besoin d'être fondée sur des raisons ou sur des impressions et des observations. Si je n'ai pas d'avance et d'emblée le sentiment que la nature est belle, il est alors inutile d'essayer de m'en convaincre ou même de chercher à me le faire voir. Il ne servira à rien d'accumuler des observations et des raisonnements pour démontrer que la nature est belle, qu'il s'agisse de son caractère esthétique, de son harmonie ou de sa perfection. C'est, à l'inverse, parce que je suis convaincu originairement que la nature est belle que je puis apercevoir partout autour de moi cette beauté et reconnaître les preuves que l'on m'en donne.

C'est ce que ROUSSEAU essayait de dire dans *La Profession de foi du vicaire savoyard*, *Émile* IV. On a écrit des livres sur l'ordre et l'harmonie de la nature, on a accumulé les observations et les descriptions pour nous faire voir les merveilles de la nature. Mais celui qui est insensible à ces beautés et qui ne voit que le mal et le désordre ne trouvera rien de merveilleux dans la nature, et si on veut lui montrer des exemples de merveilles, il y restera insensible et n'y trouvera que des défauts. Le spectacle de la beauté de la nature « je le vois ou plutôt je le sens ». ROUSSEAU veut dire que je le vois lorsque, après avoir beaucoup vu et beaucoup lu, « nous écoutons le sentiment intérieur. Quel esprit sain peut se refuser à son témoignage ? » Il faut avoir d'abord une âme pure et innocente pour admirer la beauté de la nature, car une âme insensible ou indifférente ne verra dans le spectacle de la nature que le désordre, la violence et le mal : la loi de la jungle qui ne connaît que des prédateurs et des proies. La condition pour admirer la beauté de la nature est en nous, dans notre âme et non pas dans les livres et les discours qui veulent nous en convaincre et nous la montrer.

Conclusion

Quelle idée faut-il retenir de ces réflexions sur ce qu'on entend lorsqu'on parle de la beauté de la nature ? Nous nous sommes acheminés vers l'idée suivante :
Quand nous contemplons la beauté de la nature nous admirons ses qualités esthétiques qui font l'objet d'une pure contemplation. Nous sommes émerveillés d'être devant des choses qui nous offrent le pur plaisir de les contempler. Mais si l'on s'en tient à cette idée, on ne voit pas bien ce qui distinguerait les beautés naturelles des beautés artistiques dont on peut dire exactement la même chose. C'est ainsi que pour KANT les beautés de la nature et les beautés de l'art relèvent du même « jugement de

goût » : le jugement esthétique. Toutefois, KANT reconnaît que quelque chose les distingue. Certes, dans les deux cas, celui de la beauté de l'art et celui de la beauté de la nature, cette beauté tient à ce qui est esthétique, mais « l'intérêt » pour l'une n'est pas le même que pour l'autre. Dans la nature une chose belle est une chose réelle, qui existe sans nous et qui, pour cela même, nous émerveille. Mais avec la beauté artistique nous sommes dans l'imaginaire et, malgré tous les efforts et le talent de l'artiste, nous y restons.

On objectera peut-être que l'œuvre d'art est aussi une chose réelle, par exemple un tableau ou une statue. On va même jusqu'à dire que l'artiste est un « créateur ». Sans doute, mais l'œuvre qu'il crée est quelque chose de fictif et n'est qu'une apparence qui n'a que la beauté d'une représentation d'une chose mais qui ne donne pas à cette représentation l'existence d'une chose réelle. La statue n'est qu'un bloc de marbre ; elle n'est un David que par et pour l'imagination. À la beauté sculpturale, il manque la vie pour être une beauté parfaite, c'est-à-dire qu'il lui manque d'être une chose de la nature. Le mythe de Pygmalion dit très bien quel est le sens de la création artistique, le but toujours poursuivi par l'artiste et jamais atteint : faire de la chose artistique une réalité égale à celle d'une chose de la nature, lui donner l'existence qu'aurait une chose naturelle, l'existence qu'aurait une fleur, un animal, une personne. Et Cézanne peint inlassablement et obstinément le paysage de la montagne Sainte-Victoire.

Pygmalion

Ovide, le poète latin de l'époque de l'empereur Auguste et auteur des *Métamorphoses*, raconte que dans l'île de Chypre, l'île qui a accueilli Aphrodite (Vénus) sortant de l'onde, il y avait un sculpteur qui voulait façonner une statue d'ivoire représentant son idéal féminin, la femme parfaite. Il avait travaillé jour et nuit pour modeler une statue de plus en plus belle, jusqu'à ce qu'il atteigne la perfection, au point qu'on pouvait croire que la statue était de chair et non d'ivoire. C'est alors qu'il tomba passionnément amoureux de sa statue. Il la caressait, lui donnait des baisers, lui offrait des cadeaux et s'imaginait qu'elle était attendrie par cet amour. Mais elle restait froide et immobile – comme doit l'être toute statue bien élevée – et il était désespéré. Il supplia Vénus de lui faire rencontrer une jeune fille qui ressemblerait à sa statue. Mais Vénus, touchée par ses prières, fit mieux que ce qu'il n'osait espérer. Alors que Pygmalion tenait la statue dans ses bras, celle-ci se mit à palpiter, à sourire et à s'animer. Vénus en avait fait une femme vivante et amoureuse.

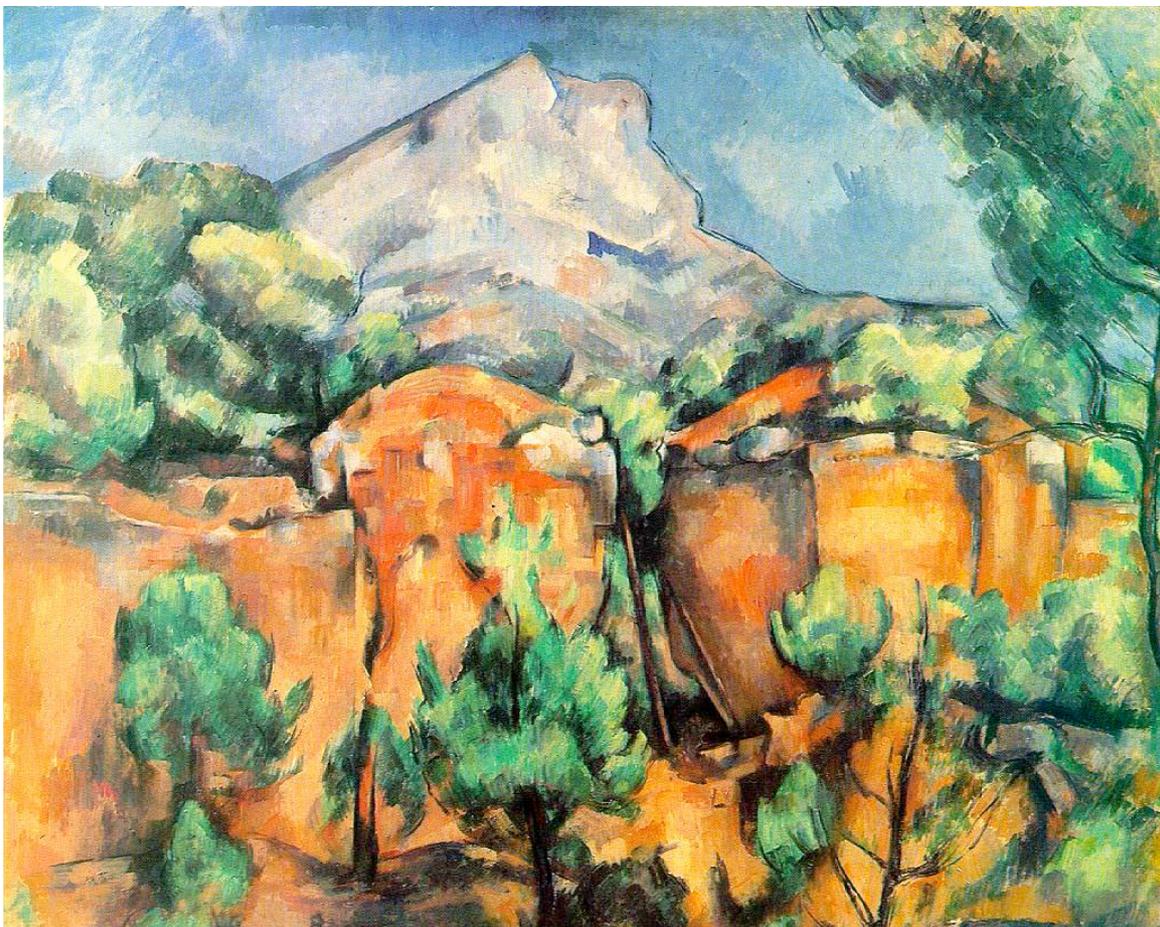
Cézanne

Cézanne, parlant de ses prédécesseurs, Courbet, Manet, Monet, déclarait : « Ils peignent des tableaux pour des salons. Mais moi, j'ose. » Qu'ose-t-il donc ? Que fait-il qu'ils n'osent pas faire ? « Ils faisaient un tableau et nous tentons un morceau de nature. » Et, ajoute-t-il, « La nature me pose de grosses difficultés. » Que veut-il dire ? Quelles sont ces grosses difficultés ? On pourrait supposer qu'il parle de la difficulté qu'il éprouve à imiter la nature, c'est-à-dire à la copier, à en faire une image qui serait la reproduction fidèle d'un paysage, par exemple. Mais il suffit de regarder une des *Montagne Sainte-Victoire* pour se rendre compte qu'on a affaire à autre chose qu'une carte postale qui offre une belle vue sur un paysage ! En vérité, Cézanne ne veut plus d'une peinture académique et imitative. Alors qu'est-ce qu'il veut faire ? Il le fait comprendre lorsqu'il déclare « L'art est une harmonie parallèle à la nature. » Il ne s'agit pas en effet de faire un tableau qui serait la reproduction fidèle de la nature ; il s'agit de faire en sorte que le tableau soit « parallèle » à la nature ou, pourrait-on dire, qu'il soit égal à la nature, qu'il soit quelque chose d'égal à une chose de la nature. C'est ce qui le conduit à distinguer « la nature vue » et « la nature sentie ». La « nature vue » est celle que l'on représente dans le tableau avec des formes et des couleurs : la montagne, les arbres et les buissons, des rochers, le ciel et des nuages. La « nature sentie » est celle qui fait l'objet d'une sensation, mais une sensation d'un

type particulier. Il s'agit de « la sensation forte de la nature », une sensation qui « est la base nécessaire de toute conception d'art et sur laquelle repose la grandeur et la beauté de l'œuvre future ». Cette sensation « forte » n'est plus celle de nos sens, c'est plutôt le sentiment que le tableau, la peinture, n'est pas simplement une représentation de ce que l'on voit, une représentation qui ne serait qu'une image, une reproduction, mais c'est le sentiment que c'est une représentation qui égale la nature, c'est-à-dire une représentation qui donne le sentiment de l'existence des choses qui sont représentées, le sentiment que le tableau et ce qu'il représente ont la même évidence que celle de l'existence des choses de la nature qui sont représentées.

Bref, Cézanne voudrait que le tableau impose ce qu'il représente comme une chose dont l'existence s'impose devant nous. Il ne veut pas qu'un tableau ne soit qu'une toile où l'on a voulu représenter quelque chose. Il ne veut pas d'un tableau qui n'offre qu'une belle représentation mais qui n'est qu'une toile que l'on expose pour décorer les murs d'un salon et dans laquelle on admire le talent de l'artiste, son art de représenter, par exemple, un paysage. Il veut que le tableau s'impose au regard non comme une simple image mais comme un objet qui a, lui-même avec ce qu'il représente, une consistance et une évidence égales à celle à celles de la chose représentée. Est-ce possible ?

Regardons le tableau de Cézanne, *La Montagne Sainte-Victoire, vue de Bibémus* (vers 1897.) Voici la Montagne Sainte-Victoire qui se dresse avec ses teintes cristallines de bleu et ses discrets reflets de rose violacé dans un azur nuancé par les formes indécises de légers nuages blanchâtres. Elle émerge d'un chaos de rochers et de buissons qui occupe la surface d'une large bande qui s'étend depuis le bas du tableau jusqu'à ses deux tiers et qui offre les teintes chaudes des bruns, des oranges et des ocres de la terre entre lesquelles se glissent et surgissent les verts froids soulignés de jaune d'une végétation.



La Montagne Sainte-Victoire, vue de Bibémus, 1897

Voilà ce dont l'existence s'impose à nos yeux. Ce qui s'impose c'est la réalité d'un objet pictural qui n'a d'existence que dans un tableau.. Vouloir faire de la représentation l'égale d'une chose qui existe, c'est poursuivre un idéal artistique impossible à atteindre. La chose qui existe là, devant nous, quand nous regardons le tableau, n'est pas et ne peut pas être sur le même plan que la chose que représente le tableau : Ce n'est pas la Montagne Sainte-Victoire ni son équivalent. L'existence de la chose que le tableau impose à nos yeux n'est pas « égale » à celle de la chose qu'il représente. Elle n'est que celle de la représentation de cette chose, et seulement de sa représentation. Autrement dit, c'est celle du tableau lui-même.

Cézanne poursuivra jusqu'à la fin son idéal inaccessible de peinture, toujours insatisfait du résultat, reprenant sans cesse ses motifs et son travail. De la représentation d'une chose il voulait faire quelque chose d'égal à la chose représentée.

DEUXIÈME PARTIE

PRÉSENTATION DES TEXTES

Extraits de *La critique de jugement* de KANT

Commentaire sur *La critique de jugement*

Une conception métaphysique de la beauté de la nature veut rapporter cette beauté à une finalité, c'est-à-dire veut y voir une harmonie, un ordre et une perfection qui supposent une intelligence supérieure, divine, qui a conçu et réalisé la nature comme un artiste qui crée une œuvre d'art. Contre cette conception métaphysique, Kant fait valoir que dans le jugement de goût – le jugement qui se rapporte à la beauté d'une chose – on ne considère pas la chose elle-même que l'on trouve belle. Sa beauté n'est pas dans les propriétés objectives de cette chose, mais dans la *représentation* qu'elle nous offre et que nous en avons. La beauté d'une chose est dans la représentation qu'on en a dans, par exemple, l'harmonie des formes et des couleurs.

La beauté n'est pas une propriété objective de l'objet. Elle est dans l'effet que sa représentation produit sur nous et en nous. Elle est dans le « sentiment » de plaisir que nous éprouvons lorsque nous nous représentons cet objet. (Il ne s'agit donc pas des sensations agréables que nous donnerait l'objet.) Le jugement de goût ne considère pas l'objet mais « la représentation par laquelle un objet nous est donné ».

Or ce qui fait le caractère spécifique de la beauté de la nature, ce n'est pas seulement qu'elle offre des choses belles à notre contemplation, c'est-à-dire des représentations de choses belles, mais c'est l'existence même de ces choses belles, leur réalité. Nous nous émerveillons d'avoir affaire à des choses dont la représentation est belle, mais qui en outre sont réellement belles.

Texte 1 : *L'art se distingue de la nature*

« On se plaît à nommer œuvre d'art le travail des abeilles (les rayons de cire régulièrement construits), mais ce n'est que par analogie ; car dès que l'on songe qu'aucune réflexion particulière de la raison ne préside à leur travail, on dit aussitôt : c'est une production de leur nature (leur instinct) et comme œuvre d'art, on ne l'attribue qu'à leur Créateur. »

KANT, 1790, Critique du Jugement, § 43, trad. Gibelin, édit. Vrin, 1960

Commentaire

Par le mot « art », il faut entendre aussi bien les productions d'un artisan que les œuvres d'un artiste. D'ailleurs, quand on admire le travail d'un artisan, on peut dire qu'on admire son travail comme on admirerait une œuvre d'art.

Qu'en est-il du travail des abeilles ? Pourquoi admire-t-on ce travail ? Parce qu'on y voit une structure géométrique qui semble construite selon une règle. Ce travail des abeilles ressemble à ce que ferait celui qui travaille selon une « réflexion de la raison », c'est-à-dire selon une *connaissance* des règles de l'art et selon une *intention* avec la conscience, la représentation d'un but qu'on veut atteindre, d'un résultat que l'on veut obtenir.

Mais ce n'est qu'une analogie. Les rayons de cire ne sont pas une production d'un art qu'auraient les abeilles mais « une production de leur nature ». En effet, ce n'est pas une réflexion qui guide leur travail, c'est leur instinct. Voir dans leur travail une œuvre de l'art, c'est attribuer leur travail à Dieu qui a conformé leur nature pour l'exécuter.

Ainsi, lorsque nous admirons une œuvre de la nature comme une œuvre de l'art, ce n'est plus la nature que nous admirons mais c'est l'art du créateur de la nature.

Texte 2 : *Les beautés de la nature nous plaisent parce qu'elles sont naturelles*

« Le chant des oiseaux annonce la joie et le contentement de l'existence. Tout au moins est-ce ainsi que nous interprétons la nature, que telle soit ou ne soit pas son intention. Mais cet intérêt que nous inspire ici la beauté exige absolument la beauté de la nature, il disparaît dès qu'on s'aperçoit qu'on est trompé, que c'est de l'art seulement ; même le goût n'y trouve plus rien de beau, ni la vue rien d'attrayant. Les poètes, que vantent-ils davantage que le beau chant enchanteur du rossignol dans le buisson solitaire, par une soirée d'été silencieuse, à la douce lumière de la lune ? Toutefois on a des exemples qu'en l'absence d'un tel chanteur, parfois quelque hôte joyeux s'est plu à mystifier, à leur très grande satisfaction d'ailleurs, les gens venus chez lui pour jouir de l'air des champs, en cachant dans un buisson un garçon malicieux, sachant parfaitement d'après nature imiter ce chant (un roseau ou un jonc à la bouche). Mais aussitôt qu'on s'aperçoit de la supercherie, personne ne supportera longtemps d'écouter ce chant tenu tantôt pour si attrayant, et il en va ainsi pour tout autre oiseau chanteur. Seule la nature ou ce que nous prenons pour elle peut nous inspirer un intérêt immédiat pour le beau comme tel. », KANT, id. § 42

Commentaire

Néanmoins, la beauté de la nature nous inspire un « intérêt », c'est-à-dire qu'elle a à nos yeux un attrait, une valeur, mais un intérêt qui n'est pas celui qu'offre une œuvre de l'art et qui s'attache exclusivement à la beauté de la nature, qui est propre à cette beauté.

Au contraire des rayons de cire de l'abeille dans lesquels il peut nous arriver d'admirer un art divin, une belle chose de la nature a un attrait, un charme qui tient à ce que ce n'est justement pas une œuvre de l'art. Si c'était le cas, le chant du rossignol, par exemple, parfaitement et artistement imité deviendrait vite insupportable.

L'imitation de la nature par l'art, une imitation qui ne serait que la simple reproduction d'une production de la nature, ne serait plus qu'une supercherie. En effet, seul ce qui est naturel nous inspire un « intérêt immédiat pour le beau ». Cela veut dire que l'intérêt pour la beauté artistique est lié à l'admiration du travail de l'artiste, de son talent, de son habileté, bref de son art. Ce n'est donc pas un intérêt immédiat. Nous admirons la façon dont l'artiste a pu créer une belle apparence en cherchant à harmoniser des formes et à les embellir. Mais ce n'est alors que la belle apparence d'une chose qu'il offre à admirer, c'est une beauté factice, une chose rendue belle par des artifices. Au contraire, la beauté naturelle c'est le beau comme tel, débarrassé des artifices de l'art. C'est la beauté dans son état originel, premier et primordial qui fait de cette beauté un modèle de beauté que l'on ne peut que trahir en voulant l'imiter.

Texte 3 : *Les beautés de la nature sont des libres beautés*

« Les fleurs sont de libres beautés de la nature. Ce que doit être une fleur, peu le savent, hors le botaniste et même celui-ci qui y voit l'organe de la fécondation, ne tient aucun compte de cette fin naturelle quand il en juge suivant son goût [...] De nombreux oiseaux (le perroquet, le colibri, l'oiseau de paradis) une foule de crustacés de la mer sont en soi des beautés [...] qui plaisent librement, pour elles-mêmes. »

KANT, id. §16

Commentaire

On y parle de « libres beautés de la nature ». Ces beautés sont dites « libres » parce qu'elles plaisent « pour elles-mêmes ». Leur charme, leur attrait s'imposent abstraction faite de la « finalité naturelle » des choses.

Pour trouver belles des choses de la nature, nous n'avons pas à réfléchir à leurs fonctions naturelles et à leur place dans la nature ni à connaître les fins de la nature, à quoi elles seraient destinées dans la nature. Les beautés de la nature sont « en soi » des beautés. Elles sont belles gratuitement, sans raisons ni motifs, sans explications et sans avoir une fin.

Non seulement les beautés de la nature nous plaisent parce qu'elles sont naturelles et non pas artificielles, mais aussi parce qu'elles n'ont pas de finalité naturelle, de fins biologiques, par exemple.

Texte 4 : *Les beautés de la nature ne sont pas faites pour être belles*

« Les belles formations dans le règne de la nature organisée parlent en faveur du réalisme de la finalité esthétique de la nature et l'on voudrait admettre qu'une idée du beau ait présidé dans la cause créatrice à la production de celui-ci à savoir une fin, au profit de notre imagination. Les fleurs, les formes mêmes de plantes entières, les grâces des formations animales de toute espèce qui, inutiles pour leurs propres besoins, mais choisies en quelque sorte pour notre goût, en particulier la diversité et l'harmonieuse combinaison des couleurs qui ravissent et charment tellement nos yeux (dans le faisan, les crustacés, les insectes et même les plus vulgaires des fleurs) [...] tout cela ne paraît avoir pour but que l'aspect extérieur et donne un grand poids au

mode d'explication qui admet des fins réelles de la nature pour notre jugement esthétique. Mais cette théorie a contre elle [...] la nature qui montre en toutes ses libres formations une tendance mécanique à produire des formes qu'on dirait faites pour l'usage esthétique de notre jugement, sans qu'il y ait le moins du monde lieu de soupçonner qu'il faille pour cela autre chose que son mécanisme en tant que nature, suivant lequel ces formes peuvent être appropriées à notre jugement, même sans avoir pour fondement une idée. », KANT, id. § 58

Commentaire

Peut-on néanmoins parler d'une « finalité esthétique de la nature » ? Entendons par là que la beauté naturelle d'une chose, si elle ne s'explique pas par les fins naturelles de cette chose et n'en fait pas partie, pourrait toutefois faire partie d'une finalité esthétique voulue par son créateur : Dieu a voulu rendre belle la nature, pour nous, pour que nous l'admirions, pour charmer nos yeux, bref pour que nous la trouvions belle. Ainsi les belles formes d'espèces animales ou végétales, qui n'ont aucune utilité naturelle et qui ne sont pas liées aux fonctions naturelles des animaux ou des plantes, seraient destinées à nous plaire. Elles serviraient à charmer notre imagination mais ne s'adresseraient pas à notre raison et à notre réflexion.

Il y aurait donc une finalité de la beauté naturelle, des « fins réelles de la nature pour notre jugement esthétique ». Mais une telle finalité suppose qu'il y a une Idée du Beau, un modèle de beauté qui s'impose à la nature et que suit la nature dans ce qu'elle engendre et produit elle-même par des moyens naturels. On peut alors objecter qu'en tant que ces beautés sont des formations naturelles et que c'est la nature qui les produit, cette production se fait par des mécanismes naturels dans lesquels n'intervient aucune Idée du beau. Certes, il y a des choses qui nous plaisent esthétiquement et qui nous donnent l'impression d'être faites pour nous charmer. Mais ce n'est qu'une apparence parce qu'il n'y a pas dans la nature un modèle, une norme, un standard de la beauté auquel obéiraient les mécanismes qui engendrent et forment les espèces.

En somme, nous ne cessons de découvrir la beauté de la nature. Cette beauté est une découverte continuelle de beautés dont nous n'avons aucune idée et que nous ne pouvons rattacher à aucune idée du beau.

Texte 5 : *Ce qui nous plaît dans les beautés de la nature c'est qu'elles existent*

« Celui qui contemple dans la solitude (et sans avoir l'intention de communiquer à d'autres ses observations) la belle forme d'une fleur sauvage, d'un oiseau, d'un insecte, etc. pour les admirer, les aimer, qui constaterait avec regret leur absence dans la nature, et qui, bien loin de voir briller en tout ceci quelque avantage à son profit, en retirerait plutôt du dommage, celui-là s'intéresse immédiatement et intellectuellement à la beauté de la nature, c'est-à-dire que non seulement cette production lui plaît pour la forme, mais par son existence même, sans l'intervention de l'attrait sensuel, ou d'une fin qu'il y rattacherait lui-même.

Il est toutefois remarquable que si l'on avait secrètement trompé cet amateur du beau, en plantant en terre des fleurs artificielles (on peut en fabriquer de tout à fait semblables aux fleurs naturelles) ou en plaçant sur les rameaux des arbres des oiseaux artificiellement façonnés et si celui-ci découvrirait ensuite la supercherie,

l'intérêt immédiat qu'il montrait disparaîtrait aussitôt, mais peut-être qu'un autre le remplacerait, à savoir celui de la vanité, s'il songeait à orner de ces choses son appartement pour des yeux étrangers. La pensée que la nature a produit cette beauté doit accompagner l'intuition et la réflexion ; et c'est sur cette pensée seule que s'établit l'intérêt immédiat qu'on y prend. », KANT, ib. § 42

Commentaire

La beauté de la nature se situe au-delà de ce qui est utile ou de ce qui procure des satisfactions et des impressions agréables, mais il se pourrait qu'elle réponde à un goût et à une curiosité pour les beautés qu'offre la nature. Ces beautés font l'objet d'un intérêt de la part, par exemple, d'un collectionneur de papillons ou d'un ornithologue qui observe les oiseaux et enregistre leurs chants.

Mais là encore, cette finalité du beau dans la nature doit être écartée de l'intérêt que nous portons à la beauté de la nature. En effet cet intérêt se manifeste chez « celui qui contemple dans la solitude » ces beautés sans se proposer d'en dresser un catalogue mais pour le pur plaisir de les trouver dans la nature, même si cette recherche et cet intérêt lui coûtent de la peine, de l'argent et même s'il prend des risques ou perd son temps.

En effet cet intérêt n'a rien à voir non plus avec l'aspect décoratif de choses dont on aimerait orner son intérieur ou qu'on aimerait exposer chez soi pour les avoir sous les yeux et avoir le plaisir de les regarder. L'intérêt que nous portons à la beauté des choses de la nature est lié au plaisir de les trouver dans la nature et non pas dans un salon ou dans une salle d'exposition. Si nous portons un intérêt à la beauté des choses dans la nature, ce n'est pas parce que nous pouvons en faire des collections et des ornements pour éblouir des visiteurs ou des invités. Ce n'est pas pour le plaisir de les posséder et de les exposer pour montrer qu'on est un homme raffiné qui sait apprécier de belles choses. Si c'était le cas, elles pourraient aussi bien n'être que des objets décoratifs et leur intérêt ne serait que de satisfaire la vanité de celui qui en fait étalage ou qui trouve une jouissance dans leur possession.

Au contraire, l'intérêt que nous portons à des beautés de la nature en raison de leur beauté même, fait abstraction de toute fin telle que : satisfaire la curiosité ou servir d'objets décoratifs pour satisfaire la vanité. C'est un intérêt pour leur existence même, c'est-à-dire que le plaisir que nous procurent les beautés de la nature est accompagné d'une pensée : la pensée que ces beautés sont naturelles, qu'elles existent sans nous et qu'elles ne sont pas pour nous. Elles échappent à toute finalité, et la nature nous montre que la beauté est sans raison et sans explication.

Alain CHAUVÉ, Inspecteur honoraire de philosophie
Cours diffusé en visioconférence le 04 février 2016
dans le cadre du Programme *Europe, Éducation, École*

Si vous souhaitez soutenir la diffusion de nos cours de philosophie,
qui sont en accès libre, contactez nous à l'adresse suivante : projeteee@gmail.com

Sèvres, le 04 février 2016